

Sentir l'impuissance

Premier mouvement : où Fukushima glisse sur moi

J'ai appris la catastrophe de Fukushima seule devant mon ordinateur. J'ai pleuré, j'ai tout de suite senti la gravité de ce qui arrivait. Puis... plus rien. Je n'ai pas parlé de cet événement avec d'autres, hormis les banalités usuelles. Je pense que mes ami·e·s et moi, on ne savait pas comment en parler. On ne savait pas comment prendre cet événement ensemble, le sentir ensemble. On ne savait pas comment se sentir impuissant·e·s ensemble.

Sentir l'impuissance est différent de dire l'impuissance, faire des discours sur comment «tout est foutu» par exemple, ce qu'on sait bien faire généralement. Ce n'est pas en tant que concept mais en tant qu'affect que l'impuissance est taboue. Et se sentir impuissant·e·s ensemble, c'est carrément de la science-fiction. Les seules occasions où cela nous arrive sans détour sont les deuils. Situations où il n'y a typiquement rien à faire, à part sentir ce que ça nous fait, et le traverser, comme tant d'autres l'ont fait avant nous, comme tant d'autres le feront après nous. C'est à partir de cette douleur et de cette impuissance senties et vécues que les fils de la vie vont pouvoir continuer à se tisser. Tenter d'y échapper, c'est se condamner à errer sans fin dans les limbes du non-sens.

Second mouvement : où je prend le train

Deux banquettes face à face, le couloir entre elles. Je suis assise sur l'une. Sur l'autre, une mère et sa fille, d'environ sept ans. Deux carrés à coté de chacune des banquettes. De mon coté : deux femmes. De l'autre coté : une mère et sa fille, d'environ cinq ans.

Entre la banquette face à moi et le carré à coté, un support en fer pour poser les bagages. La petite fille d'environ sept ans s'assoit sur ce support, à cheval entre les barres de fer. La mère la regarde en souriant, ne lui dit pas de s'asseoir correctement. Je regarde la scène et apprécie la sérénité de cette mère face à son enfant qui enfreint les règles socialement admises.

La petite fille d'environ cinq ans demande à sa mère si elle peut rejoindre l'autre petite fille. C'est d'accord. Les deux enfants sont maintenant à cheval sur les barres de fer, dessus-dessous-entre, du jeu se tisse. La seconde mère surveille sa fille et intervient souvent, ne fais pas comme ça, obéis-moi, tu m'écoutes ? L'enfant peu à peu provoque, fait ce que sa mère lui dit de ne pas faire mais que l'autre enfant fait sans que sa mère ne lui dise rien. Le ton de voix se durcit : «si tu n'arrêtes pas, tu vas voir !» «reviens ici maintenant, tu n'es pas sage !» La petite fille grogne et finit par obéir, laisse son aire de jeu et revient s'asseoir près de sa mère, penaude.

L'ambiance qui s'était peu à peu appesantie est maintenant tendue comme un drap sec. L'autre mère s'est figée dans une attitude d'indifférence, le regard définitivement dirigé vers le paysage défilant, venant parfois se poser tendrement sur son enfant, continuant ainsi à lui donner son accord. Cette dernière continue de jouer sans sourire, parlant à sa peluche-marionnette, fouillant dans son sac, dessus-dessous-entre, scénarios solitaires et regard en alerte. Les deux autres femmes discutent à voix basse, la fausse désinvolture dans leur voix trahit leur tension. Moi, sur ma banquette, cherchant l'attitude à avoir, me tortille sur mon siège, regarde le paysage mais ne vois rien, ouvre un livre mais ne lis rien, le range, ouvre mon sac, le referme, que faire, comment être.

Entre la mère et son enfant, la violence s'amplifie. Quelle guêpe l'a donc piquée ? Rien de ce que fait ou dit sa fille ne lui convient. C'est une longue litanie de plaintes, de menaces, de dénigrements, entrecoupés de silences lourds de tout ce qui vient d'être dit et de la crainte de ce qui va être dit. La petite fille geint, se défend faiblement, ne fait de toutes façons rien qui ne soit repris. «Je vais appeler ton père, tu vas voir», « si tu continues c'est la gifle», «ne me parle pas comme ça !», «regarde la petite fille, elle est sage, elle», «tu vois, tu as réveillé la dame !» («non, je réponds, ça va, je ne dormais pas» — je tentais juste une fuite par la fermeture des yeux, qui n'a pas marché elle non plus).

Je suis lâche de ne pas intervenir. Je devrais intervenir. Mais je finis par voir que cette pensée-là aussi est une fuite : imaginer une possible résolution si seulement je faisais ce que je devrais faire. Cela pourrait donc être autrement, c'est juste moi qui ne fais pas ce que je dois faire. Illusion rassurante d'une potentielle puissance. Sauf qu'en vrai, les interventions que j'imagine sont toutes foireuses, car elles risquent de mettre publiquement en défaut cette mère qui fait ce qu'elle peut, et de provoquer des représailles ultérieures pour l'enfant. En vrai, je ne sais pas quoi faire dont je puisse envisager une répercussion positive, au-delà de «faire quelque chose pour faire quelque chose», c'est-à-dire pour résoudre ma tension, et après moi le déluge. En vrai, je n'envisage rien de véritablement intelligent. La situation est ce qu'elle est. Insupportable. Et nous la supportons, parce que nous ne savons pas quoi faire pour la modifier.

Après avoir tenté une ultime fuite — imaginer que je me plains à une amie de «l'imbécilité des mères», de «la domination adulte sur les enfants», de «l'inertie des gens» —, je décide de cesser de m'agiter intérieurement et d'habiter la situation. Je m'assois posément sur la banquette, puis laisse faire mon corps et mes émotions. Cela donne que mon regard se fixe obstinément sur mes jambes, pendant que mes doigts tirent consciencieusement les fils du foulard qui entoure mes hanches. Je les pose un à un sur la cuisse, bien parallèles, les lissant d'un geste obsessionnel. Un fil, deux fils, trois fils, bien alignés, bien parallèles. «Tu ne comprends vraiment rien !» Un fil l'un sur

l'autre, bien parallèles aux deux autres. «Tu es méchante». Les trois fils l'un sur l'autre, bien superposés, on dirait qu'ils ne font qu'un. «Tu vas voir quand on sortira du train !», «mmmmmmhhh», «ne réponds pas !». Un quatrième fil, bien parallèle aux trois autres, séparer tous les fils, les aligner bien parallèles sur ma cuisse, les lisser, les faire bien droits, bien droits. Mon regard ne se lève plus, puisque j'ai déjà vu : la mère en face ne va rien faire, les deux femmes derrière moi non plus, la petite fille tente des histoires avec son doudou, mais ne peut rien de plus. Impuissance. Mon cœur bat, je suis au bord de quelque chose, de l'action à faire mais qui n'est pas là. Mon regard est sérieux, très sérieux, soucieux, et en alerte ; tiens, c'est ce même regard que j'ai vu tout à l'heure chez la petite fille d'environ sept ans, qui elle non plus déjà ne cherchait plus notre regard. Je ne suis pas d'accord, avec tout mon être je ne suis pas d'accord et je ne sais pas quoi faire. Je sens cela, je ne fais plus que ça : sentir cela. Sentir l'impuissance.

Les fils s'épuisent, le regard va ailleurs. Dehors, le paysage, si beau entre Avignon et Marseille en ce début de soirée printanière, est sans saveur à cet instant. Je ne vois rien mais mon regard reste là. Et soudain quelque chose apparaît : un début d'arc-en-ciel. En un instant une idée me traverse : leur dire, aux petites filles, qu'il y a un arc-en-ciel, leur dire de venir voir ! Mais c'est un tout petit début d'arc-en-ciel, ce n'est pas assez pour faire un événement. Je prie, je supplie le ciel de faire un bel arc-en-ciel, un vrai, digne du déplacement. Mon regard à présent scrute le ciel intensément, et tout à coup je le vois enfin : un arc-en-ciel qui part de la terre, s'arrondit dans le ciel et disparaît dans le train. Sans réfléchir une seconde, je me tourne vers les deux petites filles : «Il y a un arc-en-ciel !», comme si c'était la nouvelle du siècle. La petite fille d'environ sept ans se dépêtre de ses barres de fer et accourt. Afin de désamorcer d'emblée toute tension, je demande très vite à la mère de l'autre petite fille, qui déjà vient vers nous, si son enfant peut nous rejoindre. Les deux petites filles grimpent sur ma banquette, et nous regardons dehors, mais déjà l'arc-en-ciel disparaît...

Peu importe, les deux petites filles sont là, avec moi, la situation a bougé, la tension s'est relâchée, même si mon cœur bat très vite et que je suis essoufflée, je sais maintenant que la suite dépend réellement de comment je vais la tisser. Je ne suis pas seule, les deux petites filles entendent bien tisser avec moi. Nous nous regardons, nous sourions, nous disons des mots, comment on s'appelle, c'est beau les arcs-en-ciel mais ça disparaît vite quel dommage ça serait bien qu'il revienne. La petite fille dont j'apprends maintenant qu'elle a vraiment sept ans et qu'elle s'appelle Thalia va fouiller dans son sac et en ressort un cahier et des crayons de couleur, les ramène sur notre banquette, l'ouvre et commence à dessiner un arc-en-ciel. «Ça a combien de couleurs un arc-en-ciel ?» «Oh zut j'ai pas toutes les couleurs qu'il faut, on met quoi à la place ?» Thalia s'occupe bien de nous. Nous la suivons, ravies de cette douceur qui se déploie enfin. Mots, regards, petits rires doux,

nous nous réparons doucement. La petite fille dont je sais maintenant qu'elle a vraiment cinq ans et qu'elle s'appelle Mélia, est plutôt silencieuse, mais présente, intéressée. «Oh ça se ressemble, Thalia et Mélia !» Son corps se rapproche du mien, ses pieds viennent heurter en rythme mes cuisses, «Attention à la dame avec tes pieds !», «Non non ça va, elle ne me fait pas mal». Il y a toujours cette tension prête à se réactiver, qui se rappelle à nous, mais nous la dominons à présent par notre création collective de joie, la place que nous avons prise ensemble.

La mer soudain apparaît. «Mélia, regarde, c'est la mer !» Je me retourne vivement, c'est la première fois que je l'entends dire quelque chose de gentil, une intention de partage, une joie, et je croise alors un regard rieur, le seul que j'ai croisé mais qui a existé. La mer. Nous la regardons, les bateaux, les maisons du bord de mer, les oiseaux... Puis nous revenons au dessin, maintenant je vais dessiner un paysage, je vais faire la terre, de quelle couleur est la terre ? Noire, mais non la terre n'est pas noire, ah si des fois la terre est noire, elle peut être marron, noire, rouge... rouge ?! Oui, je connais une région où la terre est rouge. De surprises en couleurs, nous arrivons à Marseille.

Troisième mouvement : où je tente des perspectives révolutionnaires

L'arc-en-ciel aurait pu ne pas arriver. Il aurait pu arriver que rien n'arrive, que le train entre en gare de Marseille dans une tristesse et une tension que rien ne serait venu résoudre. Il aurait pu aussi arriver autre chose. Rien n'était donné d'avance. Mais cet événement-arc-en-ciel, je n'aurais pu le saisir si vite, si efficacement, si je n'avais pas été dans cette tension physique, cet au-bord-de-l'action absolument inconfortable. Tout en moi était en alerte, plus rien ne fuyait la situation. C'est de là que la magie a opéré.

Mais encore... est-ce que vraiment il aurait pu arriver que rien n'arrive ? C'est là tout le paradoxe. Se positionner entièrement dans ce qui est là, ne pas le fuir, le sentir, et laisser advenir l'action, donne finalement toujours quelque chose. Mais il ne faut pas le dire trop fort, peut-être même faudrait-il ne pas le dire du tout. Car l'attente d'un résultat est déjà une fuite. Sentir l'impuissance, c'est habiter pleinement le fait qu'il n'y a là aucune action possible. L'action viendra ou ne viendra pas, c'est un risque. C'est sentir ce risque plutôt que de le fuir par n'importe quel moyen.

Il y a des pratiques qui travaillent cela : habiter la situation, ne pas la fuir et laisser advenir l'acte immanent¹ Pratique après pratique, on apprend à avoir confiance dans le fait que «quelque chose va se produire». Et toujours il faut revenir au point de non-savoir, sinon ça ne marche pas. C'est paradoxal quand on tente de l'analyser, mais ce paradoxe se résout dans la pratique même. C'est, pourrait-on dire, l'apprentissage d'une posture.

1 Immanent : qui est en devenir dans la situation, et qui n'existe pas hors de ce devenir. Ça veut dire qu'on ne peut pas savoir à l'avance quel acte va avoir lieu.

Est-il possible de travailler cette posture collectivement ? Cela pourrait-il nous amener à la capacité de sentir les événements ensemble ? Est-ce que de là émergeraient des actions puissantes et subversives, inimaginables autrement ?

Une lecture-spectacle un soir à Marseille dans un lieu artistique. Une énumération froide et interminable du nombre d'armes nucléaires détenues par l'URSS/Russie d'une part, par les USA d'autre part, depuis la fin de la seconde guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui. Très efficace pour sentir ensemble. Évidemment c'est insuffisant : c'est un spectacle. C'est notre façon moderne de sentir ensemble mais, après le spectacle, nous sommes chacun·e ramené·e·s à nos affects personnels. N'empêche, cela indique qu'il y a des façons de faire. Si cette énumération était incluse dans une autre forme et non objet de spectacle ?

Les sorcières d'aujourd'hui nous parlent de rituels collectifs, des rituels pour se sentir puissant·e·s ensemble, créer les conditions «d'accéder à notre puissance». Le constat est fait de notre sentiment d'impuissance et une solution est recherchée pour nous sortir de là. C'est très bien, mais que se passerait-il si, plutôt, nous cherchions les conditions pour sentir notre impuissance face à ce qui nous dépasse complètement ? Ne rien fuir, sentir, rester là. Que se passerait-il ?

Nous avons besoin de pratiques qui nous familiarisent avec cela : être radicalement dans la situation, sans aucune ligne de fuite. Sentir la situation ensemble, supporter ensemble quand c'est insupportable, traverser ensemble l'impuissance à ne rien pouvoir changer, et laisser advenir. Et réfléchir et expérimenter autour de la question : ça donnerait quoi, cette posture prise collectivement, dans la vie quotidienne et dans nos luttes ?

Qui sait, peut-être découvririons-nous que le présent a bien une issue ; en tout cas ça se tente.

Commencé au printemps 2011 / laissé en jachère / terminé à l'hiver 2017

Nadine Gardères

<https://eizada.poivron.org>